

Les combats de Juillet 1793 en Vendée



Combats du Moulin-aux-Chèvres : 3 juillet

Première bataille de Châtillon : 5 juillet

Bataille de Martigné : 15 juillet

« Le grand choc de Vihiers » : 18 juillet

Combats des Ponts-de-Cé : 26-28 juillet

Thierry LEGRAND © 2020

Planète Napoléon

- III -

Incursions républicaines dans l'Anjou insurgé

PRÉLUDE AUX COMBATS

Revenons un peu en arrière pour suivre maintenant la division de Tours dans sa marche contre les insurgés.

C'est le 3 juillet que Biron apprend par des courriers de Tours et des Sables l'attaque de Nantes par les « Brigands » le 29 juin. Sachant celle-ci toujours menacée, malgré l'échec des Blancs, il envoie son aide-de-camp donner ordre à l'aile droite de se porter sur Angers. Il met Niort en état de défense, décide l'envoi de deux bataillons à Boulard aux Sables et quitte Niort pour se rendre auprès de l'aile droite à Saumur.

En même temps, on l'a vu, il écrit à Westermann qui s'est enfoncé en territoire ennemi : « j'ai écrit à Saumur et aux Sables pour qu'on appuie votre mouvement sur le centre de l'insurrection ; on l'attaquera par les flancs. Canclaux m'écrit de Nantes pour avoir des secours, je vais lui en conduire. Je pars aujourd'hui même pour Angers, afin de prendre la tête de la colonne. Chalbos reste à Niort commandant de la division. Il fait partir 1.200 hommes pour Parthenay et 300 pour Coulonges ; vous serez bien soutenu. »

Il part alors vers 16 heures, rencontre en chemin Berthier, qu'il avait convoqué, et ils arrivent tous les deux d'abord à Saumur dans la nuit.

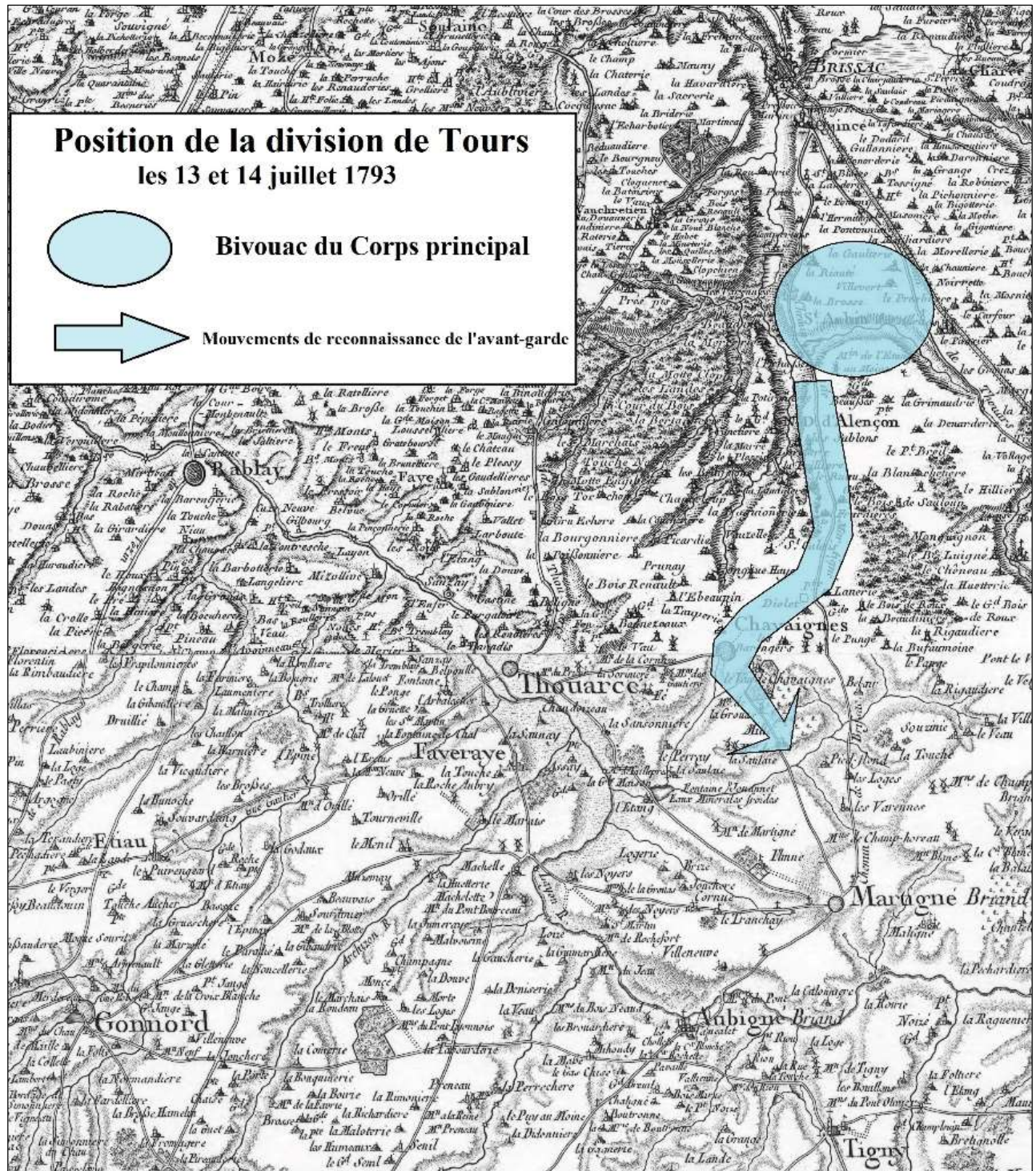
Ce même 3 juillet, le général La Barollière, commandant effectif de la division de Tours, écrivait au ministre de la Guerre qu'il était à Saumur et lui annonçait qu'il commandait la partie de la division qui pouvait opérer. Duhoux, dont la blessure l'empêchait de monter à cheval, était resté à Tours avec 3.500 hommes dont une partie sans arme écrit-il. Ainsi, à Saumur, La Barollière avait-il sous ses ordres environ 14.000 hommes, dont environ 1.500 à cheval.

Le lendemain, suivant les ordres de Biron, les troupes commandées par La Barollière se portent donc vers Angers. On apprend dans la Vendée



Louis-Alexandre Berthier en 1792
(1753-1815)

de F. Grille, tome 1, que dans l'avant-garde que commande Menou et qui sortit de Saumur le 3 pour se rendre à Angers, il y avait deux bataillons de la milice citoyenne d'Angers. Un commissaire civil et le commandant-en-second de l'un de ces deux bataillons arrivèrent à Angers avec des patrouilles le 4 juillet à 6 heures du matin. Ils arrachèrent le drapeau blanc qui flottait sur la tour de l'Horloge depuis le 18 juin et y remirent le drapeau tricolore.



L'avant-garde ne tarda pas à atteindre Angers. Bientôt le reste des troupes sous les ordres de La Barollière entra dans la ville, hormis 1.500 hommes laissés à Saumur, comme nous l'apprend un mémoire rédigé par Berthier et Dutruy. C'est Biron qui retint ces hommes à Saumur, en raison

écrit-il, de l'extrême chaleur qui sévissait alors. Biron, arrivé à Saumur dans la nuit du 3 au 4 juillet, met à profit la journée du 4 pour organiser la défense du château de Saumur. Ce jour-là, il reçoit le courrier de Westermann lui annonçant sa victoire du Moulin-aux-Chèvres datant de la veille.

Pensant que tout danger était écarté du côté de Niort et Parthenay, Biron partit rejoindre les forces de La Barollière à Angers. Il y arriva le 6 ou le 7 juillet, puis se rendit aux Ponts-de-Cé. De là, il écrivit au général Canclaux pour lui demander de le rejoindre et confia le courrier au général Gauvilliers accompagné de cent hommes. Ce dernier rencontra Canclaux qui s'était avancé jusqu'à Ancenis : il avait précédé la « convocation » de Biron et voulait discuter avec lui des dispositions à prendre, Nantes n'étant plus menacée.

Biron tenait toujours à son plan : rétablir les communications terrestres entre Nantes et La Rochelle et, par ce moyen, interdire aux insurgés l'accès à la mer. Pour ce faire, il préconisait que la division aux ordres de La Barollière continue son mouvement vers Nantes le long de la Loire. Canclaux et les Représentants du Peuple de Nantes venus avec lui, approuvèrent ce plan. Ceux de la commission d'Angers furent d'un avis contraire : ils voulaient que l'armée attaque depuis les Ponts-de-Cé et qu'on repousse les « Brigands » vers la mer. Ronsin, l'homme de Bouchotte, ministre de la Guerre, ennemi des « ci-devants », responsable des fournitures de l'Armée des Côtes-de-La-Rochelle en profita, avec certains représentants en mission, pour accuser Biron d'incapable et d'ennemi de la Révolution.

Le jour de cette réunion, on apprenait la déroute de Westermann subie le 5 juillet. Une lettre alarmiste des Représentants du Peuple à Niort réclamait la présence de Biron comme indispensable à Niort pour organiser la défense de la ville. Ce dernier, plein d'amertume que son plan ait été rejeté, confronté à l'échec de Westermann, dont il était en partie responsable, renouvela sa lettre de démission aux autorités parisiennes et partit pour Niort le 11 juillet. Il arrivera à Niort le 13 au matin et recevra le 16 l'ordre d'aller à Paris pour rendre compte de sa conduite...

Malgré l'annonce de la défaite de Westermann, il fut décidé, conformément aux vœux des commissaires nationaux d'Angers, que l'armée aux ordres de La Barollière partirait des Ponts-de-Cé où elle bivouaquait depuis le 10, pour se rendre à Saint-Lambert-du-Lattay, et de là à Chemillé puis Cholet. Mais on apprit que des rassemblements s'organisaient à Vihiers, Doué et Trémont et on pensa Saumur menacé. Il fut alors décidé qu'on se rendrait sur Brissac, et de là, on se porterait, soit sur Vihiers et Trémont, soit sur Chemillé et Cholet.

En fait, après la victoire de Châtillon le 5 juillet, bien que les Républicains se crussent menacés à Saint-Maixent et Niort, les Vendéens n'avaient nulle intention de s'engager plus avant en Poitou. C'était encore une fois la période des travaux des champs et les chefs de l'Anjou et du haut Poitou donnèrent alors quelques jours de repos à leurs soldats.

En outre, les mouvements de la division de La Barollière n'étaient pas passés inaperçus. On savait Saumur repris par les Bleus, des avant-gardes étaient allées jusqu'à Doué. Quelques jours plus tard, les autorités républicaines avaient réintégré Angers sous la protection de l'armée. Comme on l'a vu, il fut décidé que la division de La Barollière entrerait dans la zone insurgée depuis ses campements des Ponts-de-Cé. Les rassemblements organisés du côté de Vihiers furent la réaction des Vendéens à ces mouvements.

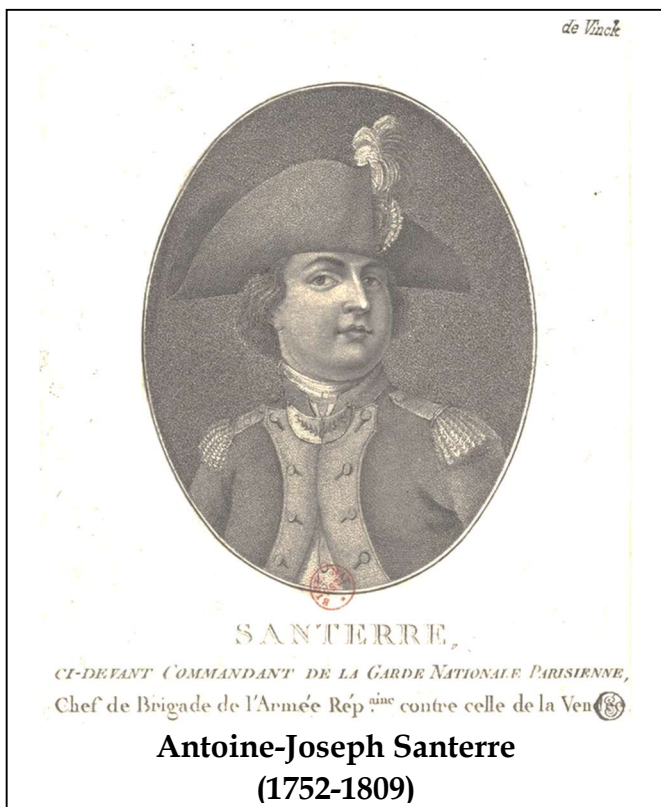
La division La Barollière quitta donc les Ponts-de-Cé le 11 juillet, laissant 1.500 hommes sur place, nous apprennent Berthier et Dutruy. Forte d'environ 10 à 12.000 hommes, elle campa la première nuit à la butte d'Erigné. Ensuite « l'armée se porta à Brissac où on laissa un poste pour assurer ses communications ; elle suivit sa route jusqu'à Martigné, où elle prit poste sur le Layon, de manière à inquiéter les points de Vihiers et de Chemillé » écrivirent Berthier et Dutruy dans leur mémoire.

Le général La Barollière se plaindra très rapidement des troupes dont il avait la charge, dénonçant l'indiscipline, les pillages et l'ivrognerie (A.D. 85, SHD B 5/55-91). Deux représentants en mission accompagnaient l'armée, tous deux députés de l'Yonne à la Convention : Pierre Bourbotte et Louis Turreau, cousin du général.

De Brissac, l'armée républicaine s'engagea donc sur la grand-route menant à Martigné, et de là elle comptait rejoindre la grand-route de Saumur à Vihiers. L'armée s'arrêta le 12 juillet en avant de Notre-Dame-d'Alençon car des bandes d'insurgés étaient aussi signalées dans ce secteur. La Barollière fixa son quartier général à la Brosse et plaça ses bataillons entre Les Alleuds et la forêt de Brissac, dans les villages de la Gauterie et de l'Étang-aux-Moines.

L'armée va s'y maintenir deux jours. La Barollière ordonna cependant à Berthier d'éclairer le terrain pendant un arrêt qui semble montrer beaucoup d'hésitation chez le général de La Barollière. Il faut dire que l'indiscipline dénoncée par le général-en-chef rendait la marche en avant problématique. Berthier, qui avait organisé cette armée et détachée une avant-garde des meilleures troupes forte de 6.000 hommes, pointera les mêmes défauts de la troupe que son supérieur : « pendant cette marche fait dans un pays où la plus grande partie des habitants sont dévoués à la république, une grande partie des troupes s'est livrée aux vexations et au

pillage le plus affreux. Rien n'a été ménagé, Patriotes comme les autres, tout a été pillé. Enfin la discipline a perdu dans un instant le peu qu'on était parvenu à établir. Les bataillons de Paris faisaient des réclamations journalières d'argent et d'autres objets contraires aux règlements militaires. Ils menaçaient de ne plus marcher si on n'avait pas égard à leurs demandes. Beaucoup ont vendu leurs souliers et leurs armes ; arrêtés, ils répondirent que ces objets étaient à eux, parce que leurs sections les leur avaient donnés. Santerre a même été menacé dans sa vie. »



(Réflexions sur l'armée des Côtes-de-La-Rochelle, généraux Berthier et Dutruy, 20 juillet 1793)

Malgré l'état lamentable de la division, l'avant-garde fit son travail et les soldats qui la composaient s'empressèrent de bousculer les quelques rebelles qu'ils rencontrèrent et les poursuivirent vers Chavagnes et Millé : « Les Brigands nous menaçaient au camp de la Brosse [...] Je les ai attaqués, chassés, menés l'épée dans les reins jusqu'au-delà de Jouannet » (Lettre de Berthier, Martigné-Briand, le 14 juillet 1793).

L'armée suivit le mouvement de l'avant-garde, certainement par les mêmes chemins. Cependant ce ne fut pas le 14 comme le prévoyait La Barollière, mais le 15 : « le 14, si les circonstances n'en empêchent pas l'exécution, écrit-il, elle se portera dans ses positions, le long de la rive droite du Leyon (i.e. Layon), dont les ennemis occupent la rive gauche en assez grand nombre ».

BATAILLE DE MARTIGNÉ

15 JUILLET 1793

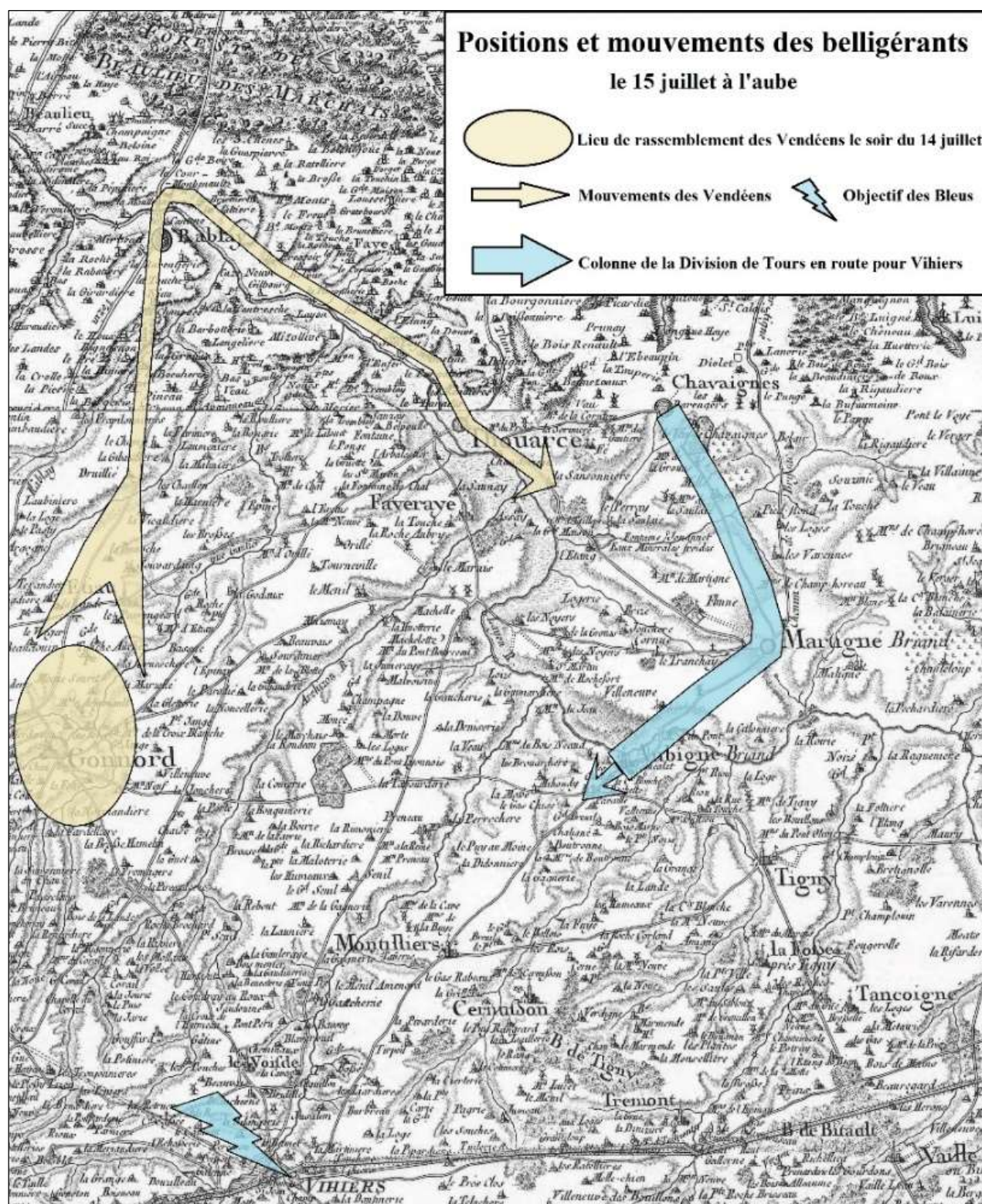
1- Historique

Les quelques rassemblements locaux d'insurgés qu'avait pu observer l'avant-garde républicaine, n'étaient en fait que les prémices de l'arrivée de troupes plus aguerries. Les chefs de l'Armée catholique et royale avaient en effet convoqué leurs troupes à Gonnord pour le lundi 15 juillet à l'aube. Ils étaient bien renseignés des mouvements des Bleus et l'arrêt de deux jours de ces derniers près de la forêt de Brissac leur permit de s'organiser. Quinze à vingt mille hommes répondirent à l'appel de Stofflet, d'Elbée, La Rochejaquelein, Marigny, Lescure et Bonchamps. Les deux derniers étaient à peine remis de leur blessure reçue, pour le premier à Saumur le 9 juin, pour l'autre à Fontenay le 25 mai comme on l'a déjà vu. Bourniseaux avance des effectifs plus élevés que ceux mentionnés plus haut : 9.000 hommes pour La Rochejaquelein et Lescure ; 8.000 pour Bonchamps ; 4.000 pour d'Elbée ; 5.000 pour Stofflet (Bourniseaux, histoire des guerres de la Vendée, tome II). La répartition selon les chefs peut être intéressante bien que l'auteur ait souvent donné des chiffres assez fantaisistes dans son ouvrage.

Nous connaissons quelques écrits de témoins directs des combats, des rapports officiels républicains ainsi que des relations de seconde main, plus ou moins bien documentés. Mais force est de reconnaître qu'ils sont fragmentaires et parfois contradictoires. Essayons d'en tirer une hypothèse crédible des événements de ce 15 juillet 1793. Le général La Barollière ordonna donc à ses troupes de reprendre la marche vers le Layon, dans le but de le traverser aux abords de Vihiers. L'armée ainsi positionnée, surtout si Vihiers tombait entre ses mains, permettrait d'interdire la route de Saumur. L'avant-garde prit naturellement la tête de colonne, d'autant qu'elle était déjà avancée sur la route de Martigné-Briant et le passage du Layon à Villeneuve. Cependant, seules les brigades Fabrefonds et Gauvilliers composaient cette avant-garde à ce moment-là. En effet, il semble bien que la brigade Barbazan, qui en faisait aussi normalement partie, se retrouva en queue de colonne, accompagnant la brigade de Santerre. Peut-être voulut-on faire accompagner les bataillons de Paris de Santerre par une troupe plus disciplinée... ?

Pendant ce temps, les Vendéens réunis à Gonnord s'avancèrent vers le flanc de la colonne ennemie, dont ils connaissaient la position, le contraire n'étant pas vrai. Le plus simple et le plus direct pour les

Royalistes aurait été de franchir le Layon en face du village des Noyers : cela aurait fait une douzaine de kilomètres à parcourir depuis Gonnord. L'un des biographes du marquis de Bonchamps (René Blachez, Bonchamps et l'insurrection vendéenne) explique que « malheureusement, on se fia aux avis d'un vieux gentilhomme des environs, le marquis de la-Haie-des-Hommes, qui conseilla de remonter jusqu'au pont de Rablay pour y passer le Layon. C'était [...] un détour parfaitement inutile, la rivière étant presque partout guéable. Mais l'auteur de cette proposition avait la réputation d'un militaire expérimenté et il connaissait parfaitement le



pays : personne n'osa le contredire. Les Vendéens levèrent donc leur camp, au point du jour, et, après six heures d'une marche pénible, sous une chaleur accablante, rejoignirent enfin, près de Chavagnes, l'arrière-garde de La Barollière. »

En fait, il semble que la distance parcourue par les Vendéens fut d'un peu plus d'une vingtaine de kilomètres, soit environ 5 heures de marche, par des chemins peu larges et peu pratiques pour une troupe de 20.000 hommes ; marche sûrement difficile, d'autant que le soleil, levé à 4h30, commençait déjà à taper dur. Toujours est-il que les Vendéens arrivèrent sur les coteaux est du Layon, à hauteur de Chavagnes, vers midi.

A ce moment-là, les troupes républicaines s'échelonnaient tout au long de la route de Chavagnes à Martigné-Briant sur une dizaine de kilomètres : leur avant-garde avait déjà atteint Aubigné, sur l'autre rive du Layon ; leur centre (sans doute les brigades Joly et Chabot) se trouvait sur la route de Chavagnes à Martigné-Briant, à la hauteur de cette ville, et leur arrière-garde s'échelonnait sur la même route, entre Chavagnes et le ruisseau de Vilaine.

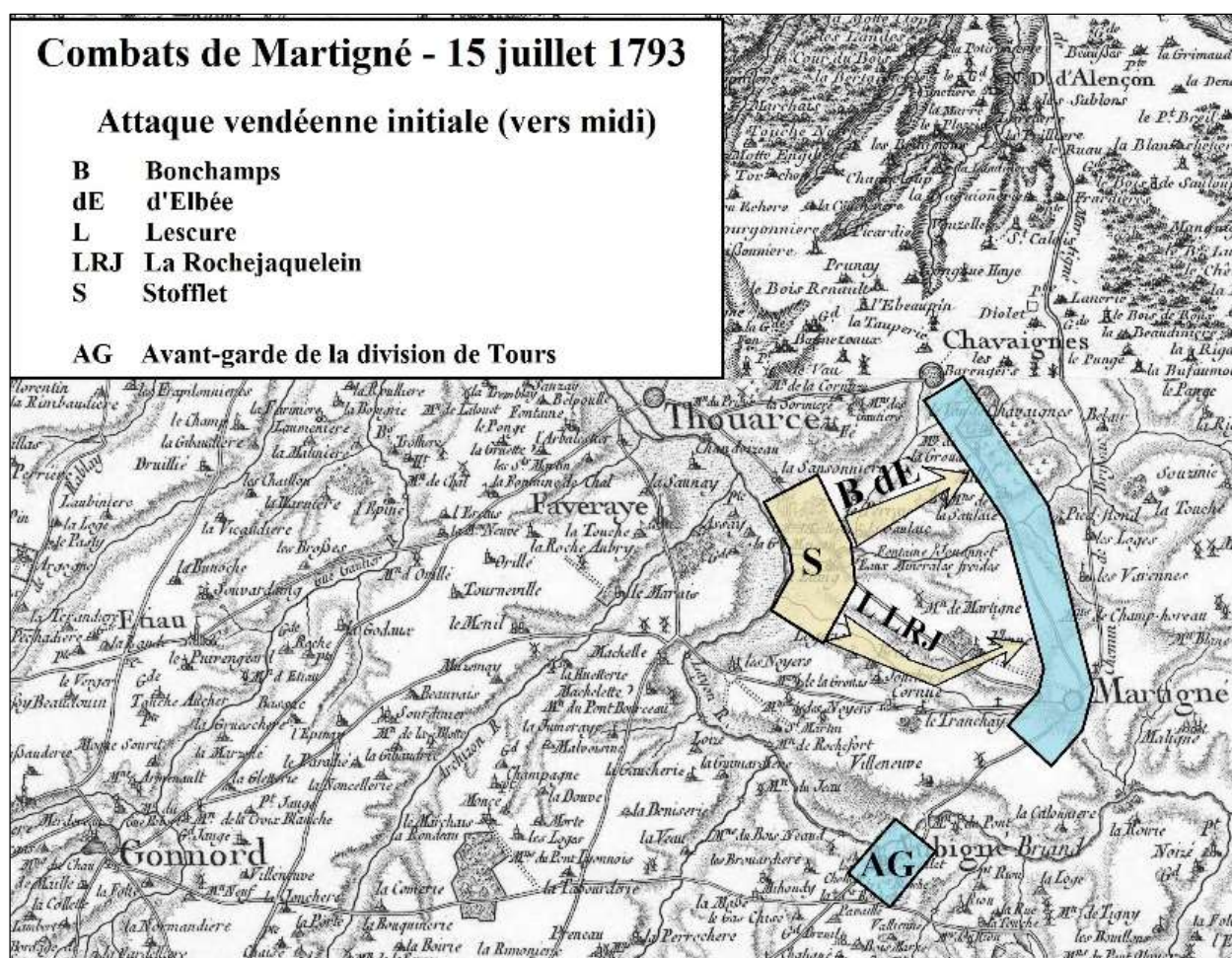
Les Républicains, enfin alertés de la présence d'ennemis en grand nombre sur leur flanc droit, firent un quart de tour et s'établir en ordre de bataille : Barbazan et Santerre sur la colline de Millé (entre Chavagnes et la Vilaine), à la tête de 4.000 hommes environ ; Joly et Chabot au centre, avec le château de Fline comme pivot et base du quartier-général, avec également 4.000 hommes ; l'avant-garde, en passe d'être alertée, de faire demi-tour et de repasser le Layon, avec 3.000 hommes environ.

L'armée vendéenne se scinda elle, en deux colonnes d'attaque : Bonchamps, dont la division faisait comme d'habitude l'avant-garde, attaqua avec d'Elbée ; Lescure et La Rochejaquelein prirent la tête de la seconde colonne ; il semble que Stofflet resta en réserve ainsi que la cavalerie (au moins 800 cavaliers).

L'un des deux colonnes vendéennes s'avança contre l'arrière-garde ennemie positionnée sur la colline de Millé, en arrière du village du même nom. C'est ce que nous explique les commissaires nationaux Damesme et Minier qui était présents au moment des combats : « les Brigands sont venus nous attaqués au nombre de 15 à 20.000. Ils se sont d'abord présentés à Chavagnes, où ils ont entamé l'action avec la brigade du général Barbazan. La canonnade a duré plus de 4 heures et a été très vive de part et d'autre ». Après cet échange de tirs d'artillerie, petit à petit, les Vendéens repoussèrent les Bleus. La débandade commençait même à se mettre dans les rangs des bataillons de Paris. Cependant quelques unités de Barbazan réussirent à se maintenir aux fontaines de Jouannet et empêchèrent ainsi que les deux ailes des Républicains ne fussent totalement coupées l'une de

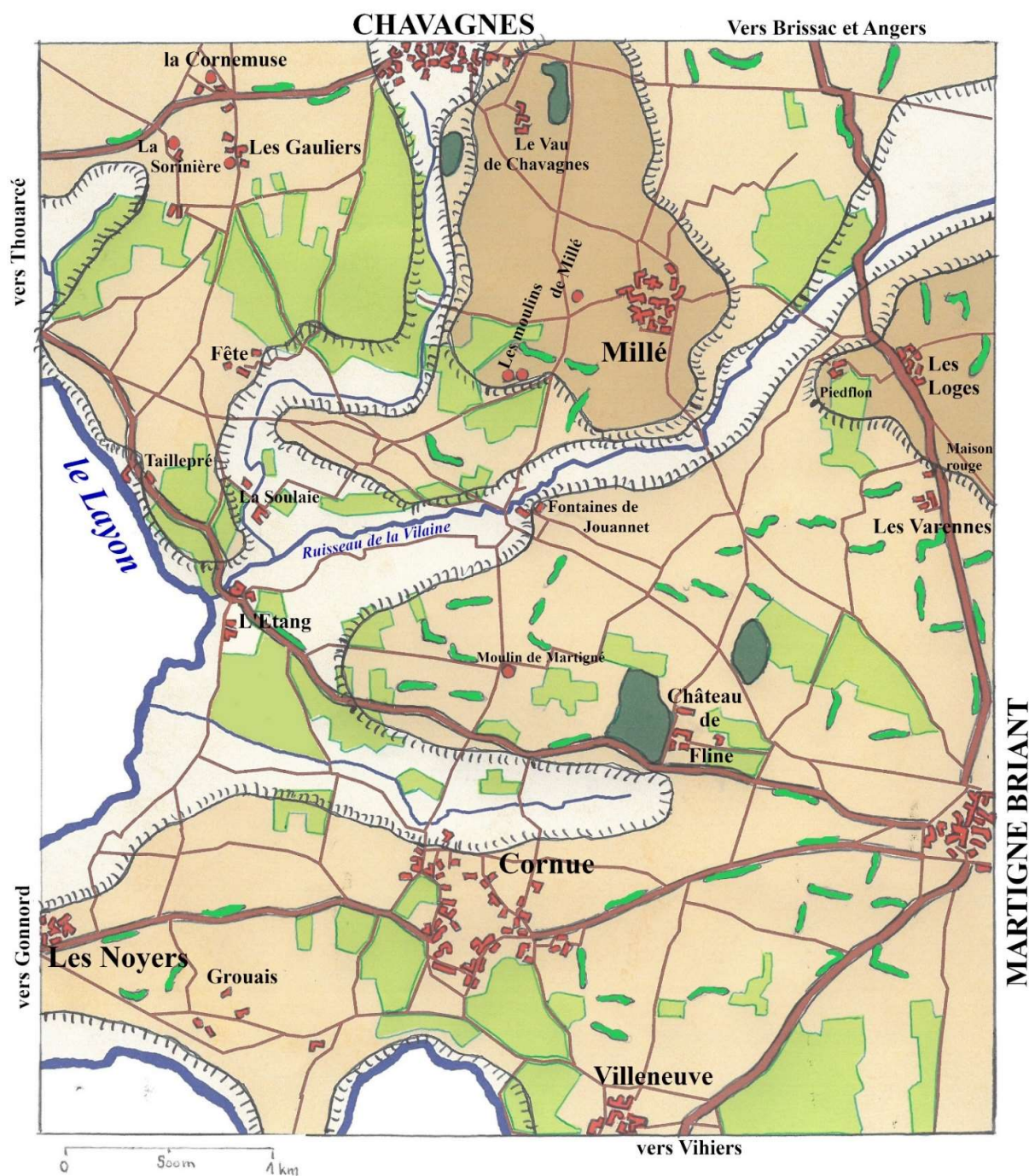
l'autre. Comme l'expliquent encore les commissaires nationaux Damesme et Minier, « les Brigands occupaient les hauteurs de la fontaine de Jouannet et nous canonnaient avec avantage ».

L'autre colonne vendéenne traversa la Vilaine au village de l'Etang et aborda l'ennemi à la fois de face, par le moulin de Martigné, et de flanc, en suivant le petit vallon au nord du village de Cornue. Cette colonne réussit à prendre le château de Fline, quartier général de La Barollière. Les Bleus refluaient de ce côté-ci du ruisseau de Vilaine également.



Pour nous, une des difficultés non résolue consiste à savoir quelle colonne vendéenne s'est dirigée contre Barbazan et Santerre, et laquelle a attaqué le château de Fline. Sur la carte, nous avons noté d'Elbée et Bonchamps pour la première colonne, Lescure et La Rochejaquelein pour la seconde.

Toujours est-il qu'un dernier effort vendéen aurait suffi pour enfoncer l'ennemi. Cet effort ne vint pas. Au contraire, petit à petit les Bleus reprirent le terrain perdu.



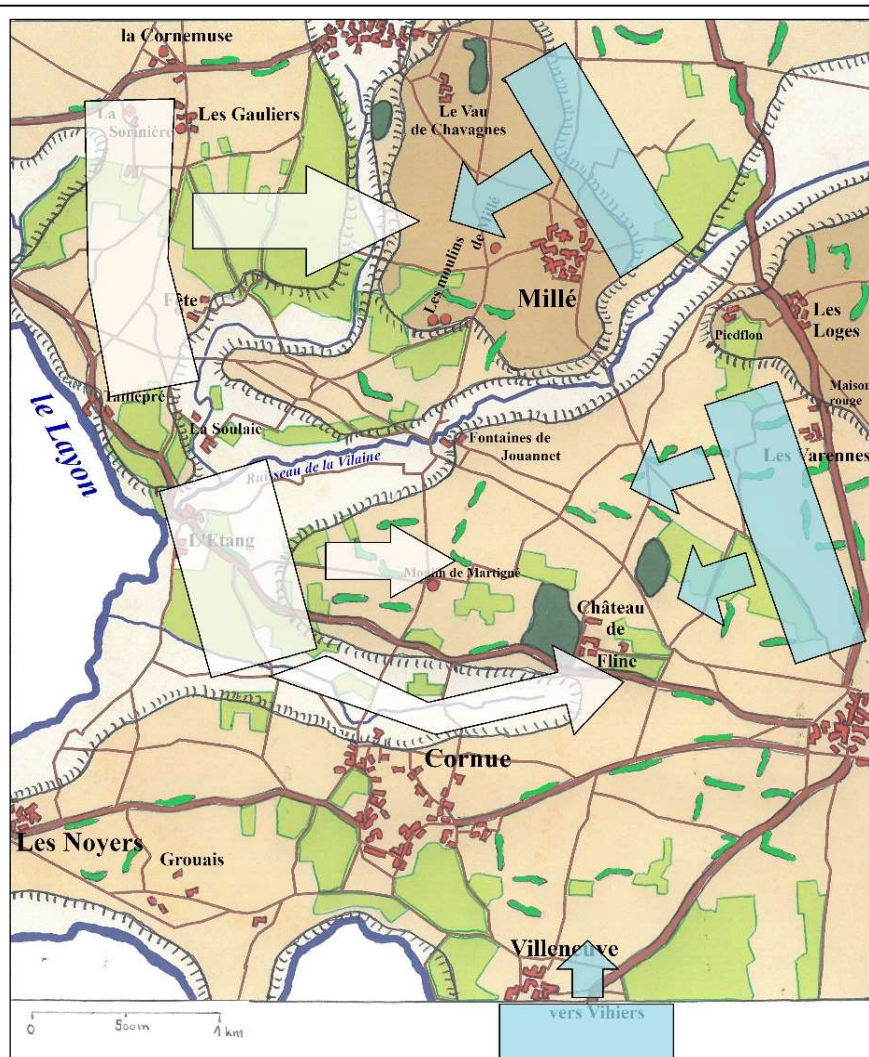
Martigné - 15 juillet 1793

Carte du champ de bataille du 15 juillet 1793

Plusieurs raisons à ce revirement. D'abord, au nord du ruisseau de Vilaine, comme l'expliquent à nouveau les commissaires nationaux Damesme et Minier, « nous avons fait porter une de nos colonnes sur les hauteurs de Millé et nous avons tourné les rebelles » ; ce qui montre bien que l'attaque de la colonne au nord de la Vilaine s'essouffait.

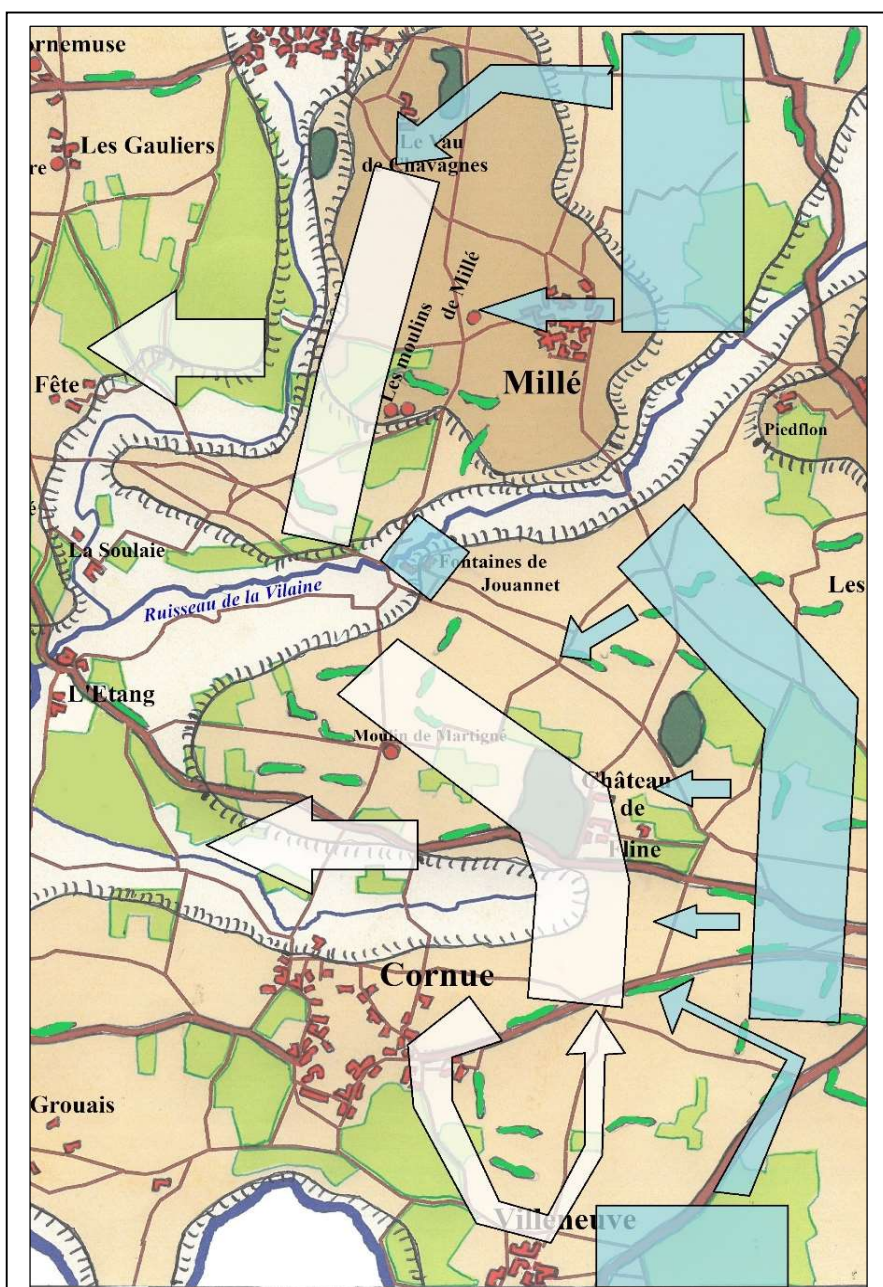
Ensuite, l'avant-garde républicaine arriva sur le champ de bataille et elle alla renforcer les brigades Joly et Chabot fort malmenées. Là aussi la ligne des Bleus se stabilisa. Le futur général Hugo (futur père de Victor Hugo), commandant le 8^e bataillon du Bas-Rhin (ou bataillon de l'Union), qui appartenait à la

brigade d'avant-garde Gauvilliers, raconte l'anecdote suivante : « notre brigade était à près de trois lieues sur la droite de l'armée ennemie, lorsqu'elle reçut l'ordre de rétrograder pour venir prendre part au combat. Dans un mouvement et à la faveur d'un chemin creux, elle arriva par un de ces hasards si rares à la guerre, sur les derrières de l'extrémité de cette aile, que par une belle diversion elle eût pu jeter dans le plus grand désordre, si le général qui nous commandait eût cru devoir prendre sur lui de l'opérer. [...] Mais] il acheva son mouvement et alla prendre sa place en ligne ».



Début des combats : mise en place de la ligne des Républicains et attaques des Vendéens

Il semble que ce qui décida le plus de la journée fut le mouvement entrepris par les généraux vendéens Marigny et Poirier de Beauvais et comme l'explique ce dernier dans ses mémoires : « nos affaires en étaient au point que l'ennemi se trouvait déjà en pleine déroute, une de ses ailes ayant été culbutée par Bonchamps [il s'agit sans doute des combats autour de Millé]. Les choses ainsi, je crus que je ne pouvais mieux faire que d'enlever les six pièces de canon de Bonchamps pour les porter ailleurs dans une position favorable, celle où elles se trouvaient étant devenue inutile. Je commandai en conséquence une réserve de cavalerie d'environ huit cents hommes, ainsi qu'un corps de deux mille hommes d'infanterie qui étaient à ma portée, pour soutenir les pièces dans le mouvement qu'elles allaient faire. [...] Pendant que j'exécutais cette manœuvre, Marigny arriva, me demandant ce que je faisais. Je lui dis que ces pièces devenant inutiles dans cet endroit, je les envoyais sur une hauteur, que je lui montrai [celles du moulin de Martigné ?], où elles feraient beaucoup d'effet. Il me répond que l'infanterie qui était venue suffisait pour les soutenir, et que nous allions charger l'ennemi par son flanc gauche, à la tête de cette réserve de cavalerie dont j'ai parlé. Sur-le-champ nous descendons l'espèce de coteau sur lequel



**Fin des combats : contre-attaque des
Républicains et fuite des Vendéens**



Général (provisoire) Louis Chabot
(1757-1837)

nous étions, traversons un gros ruisseau sur notre droite [la Vilaine ?] ; les hussards que j'avais vus disparaissent, et nous prenons un chemin à gauche, nous éloignant des armées mais les découvrant pleinement à notre gauche et étant parfaitement vus d'elles. Nous fûmes de cette manière jusqu'à un village situé, si je ne me trompe, sur le haut de la colline [Cornue ?]. Là, nous nous apercevons que l'ennemi n'est pas le seul en déroute, voyant les nôtres en faire autant, ce qui nous parut extraordinaire. Des gens d'une métairie qui regardaient la bataille nous dirent que nos gens semblaient ne s'être mis en fuite que depuis qu'ils nous avaient aperçus. Nous

retournâmes, ayant les yeux fixés sur eux et tâchant de les avertir avec nos mouchoirs, mais nos mouvements paraissaient les inquiéter davantage. Ce qui leur faisait croire que nous étions des ennemis, c'est qu'ils savaient qu'il y avait quelque cavalerie [i.e. celle de l'avant-garde] où nous nous trouvions. A la fin, nos gens s'aperçurent de leur erreur en nous reconnaissant, mais c'était trop tard ; leur exemple avait donné de l'épouvante à d'autres, qui crurent à un échec et se mirent à fuir aussi pendant quelques moments ; après quoi on ne fut plus en déroute. Nous ne pûmes inspirer assez de confiance au soldat pour le ramener au combat ; il était encore excédé de fatigue et de chaleur. Nous avons déjà pris cinq pièces de canon, mais dans cette espèce de déroute, nous en abandonnâmes trois des nôtres. Il faut avouer que Marigny et moi sommes cause, par ce que je viens de dire, du non-succès de cette journée. »

Ajoutée à cette méprise, une charge de la cavalerie républicaine, du 9^e régiment de hussards particulièrement, empêcha les Vendéens de rétablir leur ligne et précipita leur déroute. Dans cette retraite, Bonchamps fut assez grièvement blessé au bras par une décharge de pistolet d'un hussard républicain. Ce fut d'Elbée qui couvrit la déroute, aidé en cela par les compagnies régulières de l'Armée catholique et royale et les déserteurs allemands de la légion germanique. Les Vendéens purent ainsi repasser le Layon et ne furent pas poursuivis par les soldats républicains de ce côté de la rivière. L'extrême chaleur, la durée des combats - six heures selon la lettre des commissaires nationaux Damesme et Minier, empêchèrent toute poursuite. Selon le rapport des généraux

Berthier et Dutruy, l'intendance des Bleus se montra déficiente et le pain n'arrivant pas, les troupes restèrent bivouaquer sur place la journée du 16 juillet.

Au sujet de la chaleur accablante en cette période, un volontaire, Jean-Jacques Herbillon, a laissé en 1824 un carnet résumant sa carrière militaire. En 1793, il appartenait au 14^e bataillon de Paris, appelé aussi 14^e de la République ou encore 1^{er} Piquiers (brigade Joly en juillet 1793). Il y est noté à la date du 8 juillet : « extrême chaleur : 38°4 » (in Chassin, les volontaires nationaux pendant la Révolution, tome II).

En dépit du nombre d'hommes engagés – entre 25 et 35.000 hommes en tout, les pertes furent relativement limitées. Leur estimation varie selon les sources. D'après Deniau, 400 Vendéens périrent dans cette journée « où la chaleur, plus que les balles, les fit succomber » (abbé Deniau, Histoire de la Vendée, Tome II). Certains républicains, Ronsin et le commissaire national Momoro par exemple, affirmèrent que d'Elbée avait été tué dans cette bataille. En fait Bonchamps fut à nouveau blessé et assez gravement. R. Blachez dans son « Bonchamps et l'insurrection vendéenne » écrit : « La blessure était des plus graves : la balle avait fracassé l'os du coude et pénétré dans la poitrine. Il ne s'en serait jamais guéri complètement, a dit un de ses compagnons d'armes, et, malgré les soins qui lui furent prodigués, deux mois s'écoulèrent avant qu'il fût en état de reparaitre à l'armée ». Damesme et Minier parlent quant à eux de 600 ennemis tués, et d'une perte d'environ 50 à 60 hommes dans les rangs républicains. Dans son rapport au ministre de la Guerre, La Barollière déclare la perte de 150 blessés. Il écrit ne pas connaître le nombre de morts mais sait que cinq officiers ont été tués. Toujours au sujet du 14^e bataillon de la République, on apprend par Chassin (Les volontaires nationaux pendant la Révolution - tome II) que, le 15 juillet à Martigné-Briant, le commandant en second (Vignot) fut tué et qu'un volontaire fut mortellement blessé.



Maurice Gigost d'Elbée
(1752 - 1794)

2- Ordres de bataille à Martigné, le 15 juillet 1793

Division de Saumur

CEC GD Jacques Marguerite Pilotte **de La Barollière** (46 ans)

CEM de la division : Louis-Alexandre **Berthier** (39 ans)

Avant-garde GD Jacques-Fr. de **Menou** (42 ans) : 3.680 fant. + 1.330 cav.

Br. GB Joseph Fabre dit **Fabrefond** (41 ans) ; GB Jacques **Dutruy** (30 ans)

4 ^e bataillon de la formation d'Orléans	500 hommes
5 ^e bataillon de la formation d'Orléans	460 hommes
23 ^e bataillon des Chasseurs à pied	520 hommes
8 ^e de hussards	150 cavaliers
9 ^e de hussards	550 cavaliers
Cavalerie de Mayenne et Sarthe	150 cavaliers

Brigade GB provisoire Jean-Marie **Gauvilliers** (38 ans)

Bataillon du Bas-Rhin dit de l'Union	300 hommes
6 ^e bataillon des Chasseurs du Nord	420 hommes
Cavalerie du Bas-Rhin	20 cavaliers
16 ^e de dragons	100 cavaliers

Brigade GB Antoine Edme Adam dit **Barbazan** (43 ans)

22 ^e B. de Chasseurs à pied (ex-Légion Germanique)	620 hommes
15 ^e bataillon de la formation d'Orléans	510 hommes
36 ^e division de Gendarmerie	350 hommes
19 ^e de dragons (nouvelle formation)	360 cavaliers

Corps principal : 6.930 fantassins

1^{ère} brigade GB Antoine Joseph **Santerre** (41 ans) : 2.800 fantassins

Bde St-Antoine (8 ^e bis de Paris – 2 ^e formation)	800 hommes
2 ^e B. de la Réunion (9 ^e de Paris – 2 ^e formation)	750 hommes
2 ^e B. des Gravilliers (4 ^e de Paris – 2 ^e formation)	500 hommes
5 ^e bataillon de la Sarthe	750 hommes

2^e brigade GB provisoire Thomas **Joly** (44 ans) : 1.760 fantassins

1 ^{er} bataillon du Maine-et-Loire	300 hommes
4 ^e bataillon du Maine-et-Loire	400 hommes
14 ^e bataillon de Paris (1 ^{er} Piquiers)	560 hommes
14 ^e bataillon de la Charente	500 hommes

3^e brigade GB provisoire Louis-Fr. **Chabot** (36 ans) : 2.370 fantassins

2 ^e bataillon de la formation d'Orléans	390 hommes
II / 78 ^e de ligne	520 hommes
2 ^e bataillon de la Sarthe	620 hommes

8 ^e bataillon de la Somme	540 hommes
3 ^e bataillon de Paris – 2 ^e formation	300 hommes

Artillerie : 15 pièces

1 ^{ère} division d'artillerie :	3 x 12 £ + 4 x 8 £
2 ^e division d'artillerie :	8 x 4 £

TOTAL : 10.610 fantassins + 1.330 cav. + 15 canons = 12.500 hommes env.

Armée vendéenne

CEC Maurice Gigost **d'Elbée**

Colonne d'Elbée et Bonchamps

Avant-garde de Bonchamps :	4.800 hommes
Compagnies bretonnes de Bonchamps	2.400 hommes
Compagnies angevines de Bonchamps	2.400 hommes
Insurgés angevins sous d'Elbée :	3.500 hommes
Bataillons de 1 ^{ère} ligne (dont tirailleurs)	1.000 hommes
Bataillons de 2 ^e ligne	1.500 hommes
Bataillons de 3 ^e ligne	1.000 hommes

Colonne Lescure et La Rochejaquelein (Poitevins)

Insurgés sous Lescure :	2.500 hommes
Bataillons de 1 ^{ère} ligne (dont tirailleurs)	1.000 hommes
Bataillons de 2 ^e ligne	1.500 hommes
Insurgés sous La Rochejaquelein :	3.500 hommes
Bataillons de 1 ^{ère} ligne (dont tirailleurs)	1.000 hommes
Bataillons de 2 ^e ligne	1.500 hommes
Bataillons de 3 ^e ligne	1.000 hommes

Réserve Stofflet

Insurgés sous Stofflet :	2.500 hommes
Bataillons de 1 ^{ère} ligne (dont tirailleurs)	1.500 hommes
Bataillons de 2 ^e ligne	1.000 hommes
Compagnies régulières (déserteurs, etc.)	600 hommes

Cavalerie sous **Talmont** ? 800 cavaliers

Artillerie **Marigny** une vingtaine de pièces ?

TOTAL : 17.400 fantassins + 800 cav. + 20 canons = 18.500 hommes env.



« Le saut de Santerre » à la bataille de Vihiers – 18 juillet 1793
Vitrail de l'église de l'église Saint-Nicolas de Vihiers